

## Ridicules ténèbres

### «Apocalypse now» au pays de Beckett

Le Vietnam migre vers des latitudes africaines, les Amerloques ont pris l'accent belge, le fleuve a le miroitement des planches, Coppola prend des airs de Beckett. Et la folie dégomme les prétentions de l'Homme blanc. Jusqu'au 4 avril au Théâtre de Poche (Bruxelles).



L'avantage avec *Ridicules ténèbres*, c'est qu'en comparaison avec les germes malsains dont la pièce de Wolfram Lotz pare notre société occidentale, le Covid-19 apparaît presque aussi inoffensif qu'un rhume des foies. Au terme d'un voyage volontiers absurde à travers une jungle où grouillent les maux de notre monde globalisé, l'Homme blanc en ressort gangrené par son égoïsme et ses prétentions de supériorité. Le virus qui le ronge n'est autre que son propre aveuglement face aux crises qu'il a essaimées, aux tragédies qu'il a déclenchées et aux valeurs qu'il a piétinées.

Dit comme cela, la pièce pourrait sembler résolument ténébreuse, mais ce serait oublier le « ridicules » du titre. Mis en scène avec une belle audace par Olivier Boudon, le périple navigue allègrement du côté de l'absurde, comme si l'œuvre culte de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, dont s'inspire la pièce s'était soudain aventurée du côté de Beckett.

Tout commence par un prologue volontiers surréaliste pour planter le décor – cynique – de l'histoire. Seule en scène, et avec une présence électrique, l'époustouflante Jessica Fanhan endosse le destin d'un Somalien jugé pour piraterie contre un navire hollandais. Narré avec une légèreté primesautière, et la poésie d'un conte des mille et une nuits, le récit soulève pourtant le cruel rapport de force entre Nord et Sud.

Peut alors commencer le retour aux sources du mal sous la forme d'une excursion calquée sur le film *Apocalypse now*, lui-même inspiré des *Ténèbres* de Conrad. Nous ne sommes plus au Vietnam mais sur un continent inventé, bouillie imaginaire entre l'Afrique et l'Afghanistan. Il s'agit cette fois de remonter le fleuve Hindou-Kouch pour retrouver le colonel Détanger – qui aurait sombré dans une folle sauvagerie – et de l'exécuter. Toute ressemblance avec Williard et Kurtz n'est pas fortuite, évidemment. Ici, les bruits de la jungle ne sont pas cinématographiques mais bricolés par la voix même des comédiens, comme pour mieux souligner que tout ce que décrivent ces militaires n'est qu'un produit de leurs fantasmes.



Au fil de digressions incessantes et de parodies multiples, le public croise des indigènes traités comme des « sauvages » (et surtout, sauvagement exploités), des missionnaires illuminés, de troubles négociants, ou encore de vieux Occidentaux qui se parent de toutes les vertus tout en profitant de la prostitution locale. Traverser la pièce de Lotz, c'est un peu comme arpenter une dense forêt amazonienne. Parfois, l'ascension est ardue, mais elle débouche aussi sur de spectaculaires panoramas.

En guise de machettes acérées pour se frayer un chemin dans la végétation luxuriante, la pièce déploie une bande de comédiens du tonnerre de Dieu. La roublardise ingénue de Jean-Benoît Ugeux, le flegme hilarant de Lucas Meister, les métamorphoses truculentes de Pierre Sartenaer ou la démence énigmatique de Benoît Verhaert, tout cela illumine votre plongée au cœur des (ridicules) ténèbres.